

SÉANCE INTERACADÉMIQUE

Académie française
Académie des Sciences morales et politiques

du 13 juin 2005

TOCQUEVILLE ET L'HISTOIRE

par

GABRIEL DE BROGLIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Le XVIII^e siècle venait de s'achever. Quel serait le siècle suivant ? Serait-il traditionaliste, s'efforçant de renouer par-delà les séismes, avec la philosophie des Lumières ? Serait-il patriote, comme le calendrier de Fabre d'Eglantine encore en vigueur en 1805 ? Serait-il néo-classique et martial comme l'était alors la marche du pouvoir ? Serait-il romantique, comme l'annonçaient les écrivains ? L'histoire façonne les destinées autant que les hommes façonnent l'histoire. C'est ici la personne même de Tocqueville et non pas son œuvre, que je tenterai de camper dans son époque. Sa naissance en 1805 ajoute en effet au XIX^e siècle français une touche qui tient à la relation originale que celui-ci entretient avec l'histoire.

Issu d'une famille de vieille noblesse, descendant de ce Clérel, compagnon de Guillaume parti conquérir l'Angleterre en 1066, descendant de Malesherbes et de Lamoignon, parent de Molé et de Chateaubriand, propriétaire de la belle demeure où il maintiendra jusqu'au bout les usages aristocratiques, Tocqueville, loin de se laisser absorber par cette tradition, s'appuie sur elle pour scruter les horizons nouveaux et discerner l'avenir.

Nourri de fidélités historiques contradictoires, à la monarchie comme à la démocratie, à la religion comme à la philosophie, il élève à la hauteur d'une morale des temps nouveaux cette indépendance d'esprit à laquelle il est attaché par-dessus tout. Sa stature intellectuelle rayonne sur le siècle, même si sa figure historique n'est pas aussi visible aux yeux de ses contemporains.

L'homme d'action ne jouera pas un grand rôle dans l'histoire. À chaque étape, la profondeur de sa réflexion et le souci de préserver son autonomie le retiendront de s'engager plus avant dans l'écume des événements.

Magistrat, il ne fait pas carrière. Il a désiré la substitution monarchique en 1830, prêté serment mais en privé, déclare mépriser le nouveau roi. À la première occasion, il demande un congé et part, à ses frais, étudier le sujet de son choix, le régime des prisons en Amérique, avec son collègue Gustave de Beaumont.

L'immense succès de son premier livre ouvre à Tocqueville la carrière politique, mais il sera sous la Monarchie de Juillet et sous la II^e république un parlementaire incommode. Il

refuse le patronage de son parent Molé ce qui lui vaut un premier échec, puis sera élu contre le candidat officiel. Il écarte le compliment que lui adresse Louis-Philippe, tient absolument à siéger à gauche, appartient à la gauche dynastique et annonce avec Lamartine que "la France s'ennuie" sous la monarchie bourgeoise.

À la chambre, ses opinions ne s'alignent jamais sur les consignes d'un parti, mais relèvent de ses préférences. Ainsi, en 1840, par hostilité à l'Angleterre, il approuve le bellicisme de Thiers, pourtant dénoncé comme "le symbole de l'insincérité " et refuse la confiance au cabinet Guizot trop pacifiste. C'est son expérience américaine qui lui fait soutenir en Algérie la colonisation civile, celles des colons et demander une répression militaire plus dure. En 1842, prenant la parole sur l'Adresse, il fait le procès du gouvernement dominé par l'électoratisme et la corruption. C'est avec une satisfaction de Cassandre qu'il voit se lever en janvier 1848 le vent de la révolution. Il ne regrettera pas la monarchie, se rallie à la république, et soutient désormais, comme bien des conservateurs, des positions contredites par l'évènement avec une régularité déconcertante, contre le droit au travail dans la Constitution, pour le bicaméralisme, pour l'autonomie des communes et l'élection indirecte à la présidence de la république, pour la candidature de Cavaignac, contre Louis Napoléon Bonaparte, pour l'élargissement du droit de suffrage et surtout pour la révision de la constitution qui permettrait à Louis Napoléon Bonaparte élu de se représenter à la présidence, ce qui aurait évité le coup d'État.

Contrairement aux maîtres de l'Université de 1830, Tocqueville avait souvent marqué sa répugnance à être ministre. Ce n'est pas son passage au gouvernement, presque aussi bref que celui de Lamartine, qui confortera son personnage historique. En 1848, il avait brigué le portefeuille de l'Instruction publique. Il y eut achevé l'œuvre de Guizot par une loi sur l'enseignement secondaire. C'est Falloux qui la fera voter dans des circonstances que Tocqueville qualifiera de "retour du gouvernement des prêtres". C'est donc le portefeuille des Affaires étrangères qui lui échoit. Il n'y est pas préparé. Le ministère est écartelé entre la Chambre et le Prince-Président qui réunit autour de lui les complices du futur coup d'État. Aucune des questions qui se posent ne reçoit de solutions satisfaisantes et Tocqueville est désavoué plusieurs fois, notamment sur la question romaine, pris entre les catholiques et les républicains, soumis aux volte-face du président. L'acteur de l'histoire achève sa carrière un 2 décembre à la mairie du X^e arrondissement qui est aujourd'hui le VI^e, avant d'être arrêté à Vincennes.

Magistrat, député, ministre, l'homme d'Etat apparaît comme l'a dit Lacordaire sous la coupole, "comme un édifice inachevé". Écoutons la grande voix de son successeur à l'Académie : "les fautes de son siècle lui furent étrangères. Tout tomba plusieurs fois autour de lui, sans qu'on pût le mêler aux chutes ou lui faire honneur des victoires".

S'il fut, sur la scène historique de son époque, un acteur malchanceux, Tocqueville reste, à l'échelle des siècles, un penseur de l'histoire. Je dis "penser l'histoire" dans le sens que François Furet donnait à sa réflexion d'historien. Mais Tocqueville fut-il vraiment historien ?

Certes, pour brosser la grande fresque de la république américaine, il est parti d'une histoire de la démocratie en Amérique. Certes, dans son livre-testament sur la société française, il est parti d'une histoire des institutions de l'Ancien Régime. On s'est aperçu, à la publication des Souvenirs, qu'il s'était fait le chroniqueur consciencieux de son passage aux affaires. Sa correspondance, révélée progressivement, éclaire sur les profondes racines historiques de sa pensée et de ses travaux. Et s'il avertit en tête de *L'Ancien Régime et la Révolution* que son

livre n'est pas un livre d'histoire, cet avertissement apparaît surtout de précaution. Mais, en réalité Tocqueville n'a, pas plus que Chateaubriand ni que Lamartine, la fibre historique et parmi ses titres à la postérité ne figure pas celui d'historien.

Tocqueville est en effet, d'abord un observateur détaché, impartial, armé de sa méthode d'enquête et d'analyse et dépourvu d'appareil dogmatique. Il enquête sur *la société américaine* et sur la centralisation en France avec les mêmes instruments que sur le paupérisme, les prisons, l'esclavage, la colonisation ou la liberté de l'enseignement.

D'autre part, son propos d'auteur n'est pas la narration, le récit d'une époque. Il ne cherche pas à retracer le déroulement des faits mais la continuité d'une évolution. "Je parle sur l'histoire et ne la raconte pas", note-t-il lui-même. Les faits qu'il retient ne sont pas choisis pour eux-mêmes, mais en tant qu'idée, pour leur valeur explicative. S'il fait revivre le passé, c'est pour comprendre le présent et prophétiser. Ainsi, l'histoire et les sciences morales et politiques sont, selon lui, des sciences et même des sciences nouvelles qui obéissent, non à des théories, ni à une philosophie, ni à des idées générales comme chez Michelet, Augustin Thierry ou Guizot, mais à une multiplicité de causes dont il ne faut négliger aucune et qu'il faut pondérer. Pour citer une phrase des Souvenirs qui sera sans doute reprise ici car elle est d'une importance primordiale : "le hasard entre pour beaucoup dans tout ce que nous voyons sur le théâtre du monde ... mais le hasard n'y fait rien qui ne soit préparé à l'avance".

L'œuvre de Tocqueville se distingue de l'histoire par un autre aspect : le choix de ses sujets. Le livre d'histoire s'inscrit dans un temps et dans un espace définis à l'avance. Certes l'historien délimite son sujet, annonce ses sources. Mais le cadre est fixé comme l'est aussi l'objectif : recomposer, plus ou moins, intégralement, le passé. Telle n'est pas la démarche de Tocqueville. Il s'en est expliqué dans une lettre écrite en 1840. Il cherche le sujet de son prochain livre, "l'idée-mère d'un très grand livre. Une histoire de l'Empire, refaire à sa manière le livre de Thiers ? ce serait plutôt une réflexion sur cette histoire, un mélange d'histoire et de philosophie. Il aperçoit "dans une semi-clarté", la grandeur du sujet et, en pleine lumière, le modèle, qui est Montesquieu. Ce sera, six ans plus tard, *L'Ancien Régime et la Révolution*. L'ambition de sa démarche éloigne Tocqueville à la fois de l'histoire et de la sociologie dont il est cependant l'un des créateurs. Pour lui, choisir un sujet, c'est le réduire, alors que sa vision, aussi vaste que pénétrante pré-existe et tend à une construction fondamentale. C'est ainsi que l'œuvre achevée dépasse le sujet et le transcende.

La difficulté de classer Tocqueville dans une école ou une discipline, l'originalité qu'il a revendiquée comme une marque de son indépendance amènent à évoquer ici la famille d'esprit à laquelle il fut le plus attaché et le plus fidèle, la famille académique. Bien des raisons le prédisposaient à être élu, le sérieux de son œuvre, la qualité de sa langue. Il avait reçu deux fois le Prix Monthyon. A la parution de *La démocratie en Amérique*, il fut semble-t-il porté candidat à son insu et élu malgré lui à l'Académie des sciences morales et politiques.

Il s'abstient d'y paraître au début, craignant que cela ne nuise à la candidature à laquelle il songeait à l'Académie française, mais sa réserve céda à l'intérêt de rencontrer Michelet, Mignet, Cousin. À la mort de Michaud, l'historien des Croisades, en 1839, il songea à se présenter à l'Académie française, renonça à le faire en janvier 1841 devant Victor Hugo, se présenta le mois suivant au fauteuil de Bonald. Je ne mentionne ce scrutin que pour laisser désirer l'éloge de Bonald par Tocqueville. Enfin, en décembre de la même année, il est élu contre Vatout, soutenu par Louis-Philippe, au fauteuil de Lacuée de Cessac.

Comme toutes les autres, sa vie académique s'insère entre deux séances, celle de la réception et celle de l'éloge ; dans son cas, ce furent deux séances mémorables. En 1802 Il fut reçu en séance publique par Molé et de l'avis de contemporains, ce fut une des plus belles réceptions des annales de l'Académie. Lacuée de Cessac était un officier d'Ancien Régime qui remplit les plus hautes charges de l'administration de l'Armée sous l'Empire. Tocqueville fit le portrait du serviteur probe, efficace, fasciné jusqu'à l'anéantissement de soi-même, par la volonté du maître absolu. Il brossa surtout un vaste tableau de la monarchie à son déclin, de la Révolution et de l'Empire qui, accompagné des notes préparatoires à ce discours, apparaît comme l'esquisse de *L'Ancien Régime et la Révolution*. Au centre du tableau, l'Empereur, à la légende duquel Tocqueville se montre insensible. "La révolution avait mis la nation debout, il la fit marcher... il avait rebâti tout l'édifice social en même temps et sur un plan unique, pour y loger commodément le pouvoir absolu".

Molé, Conseiller d'Etat de l'Empereur et son confident, ne pouvait manquer de lui répondre. Il le fit avec éloquence, sympathie et admiration pour le récipiendaire dont il avait approuvé la candidature. Mais il le remit à sa place à propos de Napoléon : "Vous en parleriez autrement, lui dit-il en substance, si vous aviez vécu sous la Terreur et sous le Consulat. Alors que l'assistance avait écouté Tocqueville dans un profond silence, elle fit une ovation à Molé.

En 1861, L'élection de son successeur fut une des plus intéressantes de l'histoire de l'Académie. Un moine pouvait-il, pour la première fois depuis la fondation, devenir académicien ? On le dispensa seulement des visites. Baudelaire pouvait-il être candidat contre lui ? Il avait commencé ses visites mais Sainte-Beuve lui conseilla de se désister. Son élection serait-elle une manifestation d'hostilité contre l'Empire ? cela n'effrayait pas l'Académie. Sa réception attira un public nombreux, il y eut six mille demandes, l'impératrice Eugénie y assista. Lacordaire fit de Tocqueville un éloge éloquent, du moins dans le texte, car l'orateur ne donna pas toute sa mesure sous une coupole qui était pourtant celle d'une église. Ce fut Guizot qui dans un discours d'une belle élévation recueillit les suffrages. Le Huguenot rappelait au dominicain les persécutions d'il y a six cents ans. C'était pour se réjouir et s'enorgueillir au spectacle qu'offrait en cet instant l'Académie les réunissant tous deux. Guizot ne pouvait cependant manquer de s'exprimer sur l'œuvre de Tocqueville. Il le fit en termes hautement louangeurs mais sévères. Ses réserves portaient évidemment sur la démocratie, dont Tocqueville s'était fait l'observateur, "touché de ses mérites et de ses devoirs, mais éclairé sur ses défauts et ses périls", "un peu étranger à l'armée dont il saluait le drapeau vainqueur, [car] "il savait, je cite toujours Guizot, vers quelles passions subalternes et tyranniques penche le grand nombre quand il domine sans être contenu par un puissant contrôle".`

Une dernière fois se retrouvaient face à face ces deux maîtres de la pensée de leur siècle. Leur modération, leur morale, leur amour des libertés auraient dû les rapprocher. Ils avaient cependant toujours combattu dans des camps opposés. Avant 1830, Tocqueville suit avec admiration le cours de Guizot sur l'histoire de la civilisation ; mais, la révolution les éloigne. Pour Guizot, juillet 1830 est la fin de l'histoire. Le professeur doctrinaire devient un gouvernant de la monarchie bourgeoise. Tocqueville exècre les doctrinaires, va observer la démocratie en Amérique et revient fermement hostile au conservatisme de Guizot. En 1837, Guizot écrit dans la Revue française un article intitulé : *De la démocratie dans les sociétés modernes*. Le nom de Tocqueville n'y est pas mentionné mais son ouvrage y est maltraité. "Quelques-uns, écrit Guizot, ont dit que nous pouvions méditer, dissenter tant qu'il nous plairait sur la démocratie actuelle ; que toutes nos paroles seraient vaines ; qu'il y avait là, heureux ou malheureux, un fait accompli... Oui, il y a là un fait accompli, nous l'espérons bien. Mais ce fait est-il parfait et immobile en même temps qu'accompli ? ... je n'ai point, pour

l'esprit de l'homme en général et pour la sagesse de mon temps en particulier, tant de mépris... De nos jours surtout, il est difficile d'entendre, sans un peu sourire, ce langage d'une légèreté dogmatique".

L'article était anonyme, mais Tocqueville ne le pardonna pas à Guizot.

En 1848, il se réjouit de sa chute et prend le risque de gouverner, même épisodiquement, la république. Guizot écrit alors un pamphlet dont le titre ne doit rien au hasard : "De la démocratie en France", où il soutient qu'en France la démocratie et la république ont pris racine sous la Terreur et ne peuvent se racheter de ce péché originel.

Mais au-delà des alternances, et sans pénétrer encore au cœur de la pensée des deux écrivains, c'est-à-dire dans cette rivalité entre l'idée de liberté et celle d'égalité, il apparaît que leurs divergences d'analyse tiennent à une différence de territoire historique.

Guizot a longuement étudié les anciennes sociétés européennes. Dans sa réponse au père Lacordaire, il constate que Tocqueville a d'abord observé la république américaine, faisant de la démocratie qui y règne, l'objet particulier de son enquête. Puis il a étudié la France du XVIII^e siècle, où il a retrouvé les éléments de la France actuelle. "S'il avait commencé par là, laisse tomber Guizot, nous nous serions mieux compris et plus rapprochés... Jamais il n'a si bien jugé ni si dignement parlé des sociétés humaines qu'au moment où ses yeux se ferment et où sa voix s'éteint". Le jugement de l'ancien ministre parut présomptueux aux admirateurs de Tocqueville. On le voit, sous les formules d'une grande aménité, l'histoire académique n'est pas toujours une histoire paisible.

Il existe entre les deux hommes un autre partage de territoire. Le territoire de Tocqueville est l'Amérique, celui de Guizot, l'Angleterre. Chacun a fait de brèves incursions sur le territoire de l'autre. Tocqueville a écrit, sous l'influence de Guizot, un texte sur la substitution monarchique de 1688 en Angleterre. Guizot a écrit une vie de Washington dont il fait l'héritier de la tradition anglaise des chartes, franchises et libertés locales. Pour Guizot, l'Angleterre a défini le modèle indépassable de la liberté politique que doivent se fixer toutes les nations civilisées. Toute dissertation sur l'Amérique doit selon lui procéder d'une connaissance approfondie de l'histoire d'Angleterre. Pour Tocqueville, au contraire, l'égalité des conditions qu'il a observée en Amérique est un moteur nouveau dont la force s'appliquera au reste du monde et qui contient la prophétie des sociétés européennes.

Vaste débat passionné entre deux hommes dont l'un est le chef très entouré d'un parti politique au pouvoir et d'une prestigieuse école historique et l'autre un penseur solitaire, impartial et clairvoyant, qui n'a eu qu'un prédécesseur, Montesquieu, et à mes yeux, pas de successeur.

Son originalité, foncière à son époque, qui fait son modernisme et sa valeur aujourd'hui, est de ne se fonder que sur ses seules réflexions et ses seules convictions. Comme il est pessimiste, il joue de malchance dans ses intuitions historiques et est atteint de myopie politicienne. Comme il est sincère, il annonce comme inéluctable ce qu'il réprouve et qu'il regrettera. Comme il est indépendant, il prépare et soutient des solutions sages qui seront rejetées.

Face à l'océan de l'histoire, sa place est celle de la vigie scrutant les longues distances. Sa leçon, qui lui fut amère, est que la réussite immédiate agite vainement les personnages sur la

scène du monde et qu'à la simple anticipation des prochains épisodes, il faut préférer la divination des tendances cachées de l'avenir.

Il y a un côté biblique chez Tocqueville, dont l'œuvre dépasse son siècle. On n'y découvre pas seulement une histoire des régimes ou une généalogie des institutions, on y apprend la genèse de sociétés.